

INTRODUCTION

L'éthique semble devenir aujourd'hui un des fondements de la littérature¹. Au-delà des confins étroits de la critique universitaire, tous les médias s'emparent des livres et en discutent la teneur morale. En pleine pandémie (2021), la reine Camilla encourage la lecture car, affirme-t-elle, « par leur pouvoir extraordinaire d'éduquer et d'inspirer, les livres ont enrichi ma vie² » ; Emmanuel Macron lui emboîte le pas, quand il déclare en 2022 que « Stendhal a changé [sa] vie³ ». Joe Biden n'est pas en reste, quand il défend, en 2023, la valeur des fictions évoquant la diversité ethnique, sociale et de genre⁴, alors que le pape François écrit en 2024 que « la lecture d'un texte littéraire nous met en position de voir à travers les yeux des autres en acquérant une largeur de perspective qui élargit notre humanité⁵ ». Comment expliquer ces déclarations, qui exposent, dans l'espace public, la valeur éthique de la littérature ?

I. LES ORIGINES DES MUTATIONS ACTUELLES

Les premiers symptômes de ce changement sont anciens et remontent aux années 1980 aux États-Unis, et aux années 2000 en France.

1. Nous tenons à remercier Barbara Carnevali pour son soutien et son apport essentiel à ce projet.

2. Comme elle l'écrit sur le site de sa « reading room », <https://thequeensreadingroom.co.uk/>, consulté le 16 septembre 2024.

3. En répondant à l'enquête de la revue *La Règle du jeu*, 2 février 2022, p. 299. Macron est devenu lui-même un personnage aux traits stendhaliens dans *Les Derniers jours du parti socialiste* d'Aurélien Bellanger (Paris, Seuil, 2024).

4. Lors du soixantième anniversaire du « Comité des avocats pour les droits civils en vertu de la loi », du 5 septembre 2022.

5. Voir la « Lettre du pape François sur le rôle de la littérature dans la formation », du 17 juillet 2024, en ligne sur le site www.vatican.va, consulté le 4 octobre 2024.

Le 30 novembre 2006, en prononçant sa leçon inaugurale au Collège de France, Antoine Compagnon se détournait de la question, traditionnelle depuis Lamartine, de savoir « qu'est-ce que la littérature ? » pour demander « que peut la littérature ? Autrement dit : la littérature, pour quoi faire ?⁶ ». Alors que pour ses prédécesseurs, et notamment pour Barthes et Fumaroli, il s'agissait d'explorer la littérature comme un objet autonome, dans son altérité spatio-temporelle aussi bien que dans son identité de « présence immédiate, valeur éternelle et universelle⁷ », pour Compagnon, la fonction de la critique est de ramener la littérature à nous, par un effort d'actualisation et de médiation entre le texte et notre contexte. Quand la leçon inaugurale de Barthes, en 1977, était résolument tournée vers les signes⁸, la leçon de Compagnon s'intéresse à la vie. La comparaison entre les propos de 1977 et ceux de 2006 se prête à illustrer le passage du tournant linguistique au tournant éthique⁹. Il en va de même en 2007, lors du revirement de Todorov, s'attaquant aux abus formalistes qui vident la littérature de son sens, au lieu de l'apprécier comme l'« une des voies royales à l'accomplissement de chacun¹⁰ ».

Plusieurs éléments de continuité rapprochent le tournant éthique en France à sa genèse, dès les années 1980, aux États-Unis. Dans sa contribution à ce volume, Katie Ebner-Landy montre le rôle joué par Richard Rorty, avant Barthes¹¹ et Todorov, pour passer de l'empire des signes à l'éthique. L'insistance sur le pouvoir transformateur du langage permet de faire la transition entre les deux tournants et assigne une fonction majeure à la littérature en tant que forme la plus puissante de communication intersubjective.

D'autres bouleversements, d'ordre historico-culturel, peuvent expliquer l'importance accrue de l'éthique. Le tournant éthique correspond

6. Antoine Compagnon, *La Littérature, pour quoi faire ?* (2007), Paris, Fayard, 2018, p. 29-30.

7. *Ibid.*, p. 17.

8. Roland Barthes, *Leçon* (leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France, prononcée le 7 janvier 1977), Paris, Seuil, 1978.

9. Comme le fait remarquer Alexandre Gefen, *L'Idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, Paris, Corti, 2021, p. 201.

10. Tzvetan Todorov, *La Littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007, p. 25.

11. Compagnon ne manque pas de rappeler que Barthes lui-même « qui s'était longtemps méfié de l'émotion et de la valeur, revint vers elles dans ses cours du Collège de France et dans ses derniers livres » (*La Littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 22).

à l'achèvement de la transformation de l'ère industrielle en ère de l'information, pendant laquelle s'intensifie le débat sur la sphère publique considérée comme « le facteur ultime de légitimation de l'état démocratique¹² ». En adaptant la pensée marxiste à ce changement, Jürgen Habermas valorise la fonction critique de la société civile, en retraçant les origines de la sphère publique, à mi-chemin entre l'espace privé et les institutions politiques, où se formerait l'opinion publique grâce notamment à la diffusion de la lecture. Sa monographie, *Strukturwandel der Öffentlichkeit*, n'est traduite en anglais qu'en 1989. À partir de ce moment, elle s'impose comme un ouvrage de référence en ouvrant la voie à l'étude de la pénétration sociale des livres et des effets de la lecture. L'attention critique jadis centrée sur l'intentionnalité de l'auteur et, ensuite, sur le message du texte déchiffré par la critique spécialisée, se déplace vers la réception et fait de la lecture le lieu où s'élabore le sens de l'œuvre. Un des jalons essentiels de ce glissement, selon Françoise Lavocat¹³, se trouve dans les travaux que Thomas Pavel consacre, dès les années 1980, à l'identification aux personnages et à l'immersion fictionnelle. C'est donc dans les mêmes années que des théoriciens de la littérature, comme Thomas Pavel, et des philosophes, comme Martha Nussbaum, associent la perspective éthique à l'investissement affectif du lecteur, prônant la valeur cognitive des émotions. Sous cet aspect, les tenants du rapport entre éthique et littérature se détachent de la position de Habermas, dont la sphère publique était caractérisée par l'échange d'idées sous le guide de la raison, pour adhérer à l'émergence du tournant émotionnel, qui présente cet espace comme un champ traversé par les affects. Un rôle majeur est alors joué par les neurosciences qui, dès les années 1990, questionnent l'opposition entre raison et émotions à partir des travaux fondateurs d'António Damásio¹⁴ et de la découverte des neurones miroirs qui reconfigurent le débat sur l'empathie, y compris dans le domaine esthétique.

12. Walter Privitera, *Sfera pubblica e democratizzazione*, Rome-Bari, Laterza, 2001, p. 70.

13. Voir sa contribution dans ce volume : « De l'invention des mondes fictionnels à leur négation : le tournant éthique des études littéraires », dans la première section du livre (« Pistes théoriques pour éclairer le présent »).

14. Voir notamment *L'Erreur de Descartes. La raison des émotions* (1994), trad. M. Blanc, Paris, Odile Jacob, 2010.

Le tournant éthique est ainsi issu d'un glissement de la sphère publique aux émotions subjectives, qui correspondrait, sur le plan politique, au développement du pluralisme libéral confiant la résolution des problèmes sociaux à l'action individuelle, comme l'argumente dans ce volume Katie Ebner-Landy. Aux États-Unis, ce phénomène serait lié au déclin des « Lumières hybrides¹⁵ », qui se produit au moment où la foi en la raison universelle des Lumières, d'un côté, et la foi religieuse, de l'autre, ne convergent plus en une tension féconde. Cette polarité au fondement de la culture américaine étant compromise, la raison scientifique aurait échoué à élaborer une morale laïque alternative. Au moment où la contradiction entre les idéaux de liberté, de justice et d'égalité et leur mise en œuvre insatisfaisante n'est plus atténuée par la solidarité issue du lien culturel, la littérature et les arts sont indiqués comme des moyens de reconstitution du tissu social. C'est en ce sens que vont les travaux de Wayne Booth, qui évoluent d'une étude formaliste de la rhétorique textuelle (*The Rhetoric of Fiction*, 1961), vers l'analyse des pouvoirs éthiques du discours (*The Company We Keep*, 1988), et ceux de Martha Nussbaum, qui considère la littérature comme un guide pour l'action individuelle (*The Fragility of Goodness*, 1986), comme une source de connaissance éthique (*Love's Knowledge*, 1990), mais aussi comme une ressource essentielle pour définir collectivement ce qui est juste (*Poetic Justice*, 1995).

Le tournant éthique des années 1980 est alors issu d'une redéfinition des enjeux de la philosophie morale, prônée à la fois par les philosophes analytiques, comme Bernard Williams et Hilary Putnam¹⁶, et par les néo-aristotéliens, comme Elizabeth Anscombe et Alasdair MacIntyre¹⁷. Pour les uns, il était urgent de dénoncer le caractère abstrait et formel de la méta-éthique, pour s'intéresser à l'incertitude éthique de la vie concrète; pour les autres, il s'agissait de revenir à une éthique de la sagesse, qui fonde des pistes pour délibérer dans les cas particuliers de la vie courante, afin de contribuer au bonheur du sujet.

15. Hunter James Davison, *Democracy and Solidarity. On the Cultural Roots of America's Political Crisis*, New Haven, Yale University Press, 2024.

16. Voir Hilary Putnam, *Meaning and the Moral Sciences*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1978, p. 86-87; Bernard Williams, *Ethics and the Limits of Philosophy*, Londres et New York, Routledge, 1985, chap. 3.

17. Voir Elizabeth Anscombe, « Modern Moral Philosophy », *Philosophy*, n° 33, 1958, p. 1-19; Alasdair MacIntyre, *Après la vertu* (1981), trad. L. Bury, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

Dans les deux cas, la littérature, et notamment le roman¹⁸, constitue un réservoir inépuisable de situations morales particulières, décrites avec finesse, qui contribue à la connaissance morale.

Tout en valorisant la substance éthique de la littérature, les courants récents de la philosophie morale diffèrent profondément dans leurs présupposés et dans leurs objectifs. En opposition aux éthiques libérales (tel le néokantisme de Rawls), centrées sur une justice aux yeux bandés et sur l'autonomie, les éthiques du *care* demandent « plus que la justice » (Annette Baier¹⁹), voire une justice « aux yeux écarquillés ou attentifs face à la complexité des réalités singulières²⁰ », et soulignent la vulnérabilité et l'interdépendance des sujets sociaux. En faisant entendre les voix minoritaires ou réduites au silence dans les systèmes démocratiques, à partir de la « voix différente » des femmes²¹, les éthiques du *care* confèrent centralité au problème de la participation active à la sphère publique (dont les limites n'avaient pas manqué d'interroger Habermas lui-même²²) et poursuivent ainsi un projet de démocratie radicale.

18. Barbara Carnevali, « Vérité romanesque. Sur le roman, le social et la philosophie pratique », in *ead.* et É. Marrou (éd.), *La Prose des mondes : le Proust de Descombes, Klésis*, n° 54, 2023, <https://www.revue-klesis.org/pdf/klesis-54-04-carnevali-verite-romanesque-roman-social-philosophie-pratique.pdf>, consulté le 4 octobre 2024.

19. Annette Baier, « The Need for More than Justice », *Canadian Journal of Philosophy*, n° 17, supplémentary vol. 13, 1987, p. 41-56.

20. Sandra Laugier et Patricia Paperman, « Présentation » de Carol Gilligan, *Une voix différente. La morale a-t-elle un sexe?* (1982), trad. A. Kwiatek et V. Nurock, Paris, Flammarion, 2019, p. ix-lii. (p. xxxvii).

21. Voir Carol Gilligan, *Une voix différente : Pour une éthique du care* (1982), trad. A. Kwiatek et V. Nurock, Paris, Flammarion, 2008. Voir aussi Fabienne Brugère, *Le Sexe de la sollicitude* (2008), Lormont, Le Bord de l'eau, 2014.

22. Jürgen Habermas, « L'« espace public », 30 ans après », *Quaderni*, n° 18, 1992, p. 161-191 : à la différence de l'exclusion des ouvriers, des paysans et du « bas peuple », qui avait pu être combattue par l'institutionnalisation du conflit de classe, l'exclusion des femmes, impliquant les identités de genre dans le public aussi bien que dans le privé, avait exercé une fonction constitutive de la sphère publique bourgeoise, malgré le rôle joué par les lectrices dans son émergence.

2. LES CHANGEMENTS EN COURS AUJOURD'HUI

Les changements qui ont affecté la littérature, l'éthique et les relations entre les sphères subjective et politique depuis les années 1980 retracent l'origine des mutations présentes mais ne les expliquent pas. Qu'en est-il, aujourd'hui, des relations entre éthique et littérature ? Les chapitres que compose ce livre cherchent, comme un baromètre, à mesurer en quoi, depuis une dizaine d'années, le climat a changé.

Ce qui est certain, c'est que le débat sur l'éthique des textes n'est plus confiné dans la critique universitaire, mais a envahi l'espace public. Les médias se sont emparés de ce débat qui touche désormais à plusieurs domaines et notamment au milieu de l'éducation, de l'édition et de l'art. La moralité d'une œuvre, comme celle de Roald Dahl en 2023²³, ou d'un auteur, comme dans le cas de Philip Roth en 2021²⁴, ont fait l'objet de débats publics qui ont largement retenti dans la presse. La question de savoir s'il convient de publier ou de lire des œuvres qui contiennent des termes racistes ou sexistes est désormais au-devant de la scène et affecte directement la définition des programmes scolaires et la formation des enseignants²⁵. La teneur éthique d'un texte et de son auteur est devenue l'un des critères importants de sélection éditoriale, et les maisons d'édition tendent à recourir à des lecteurs sensibles pour mieux cerner l'impact émotionnel possible des œuvres publiées.

Un autre changement récent concerne l'usage de l'éthique en littérature. Il ne s'agit plus, comme le préconisait Nussbaum, d'extraire

23. Voir les révisions des romans de Roald Dahl dans l'édition Puffin de 2023 et son écho dans la presse (notamment dans *The Telegraph* du 24 février 2023).

24. Voir Ira Nadel, *Philip Roth : A Counterlife*, Oxford, Oxford University Press, 2021 ; Blake Bailey, *Philip Roth : The Biography*, New York, Norton & Company, 2021. Peu après la publication de l'ouvrage, Bailey a aussi été accusé d'actes immoraux et son livre a été critiqué et retiré par l'éditeur. Voir aussi, Gisèle Sapiro, *Peut-on dissocier l'œuvre de son auteur ?* Paris, Seuil, 2020, où il est question du prix Renaudot de Matzneff, du Nobel de Peter Handke et du César de Roman Polanski, p. 97-226.

25. Les concours de l'enseignement semblent évoluer en ce sens, les jurys insistant sur l'importance, pour les nouveaux enseignants, de savoir trouver dans la littérature des arguments et des exemples moraux capables de soutenir les valeurs partagées de la République (voir le rapport du jury du concours CAPES externe 2023 – section « Lettres : lettres classiques et lettres modernes », chap. « Épreuve orale d'entretien », présenté par Antonia Maestrali et Loïc Rozier, disponible sur le <https://www.devenirenseignant.gouv.fr>, consulté le 23 octobre 2024).

un savoir éthique des textes, mais de prendre en compte leur pouvoir transformatif. La lecture n'est pas seulement un lieu intime de réflexion, mais peut contribuer à réformer les comportements. Les critiques contemporains dans la lignée du tournant éthique, comme Gregory Currie, décrivent le pouvoir transformatif des textes²⁶, en valorisant leur action sur les émotions²⁷, qui poussent à imaginer et à prévoir les réactions d'autrui²⁸, en faisant de la lecture le lieu d'une « cognition incarnée²⁹ », capable de façonner l'identité des lectrices et des lecteurs. Pour cette raison, comme l'écrit dans ce volume Lise Wajeman, la littérature porte à prendre conscience des représentations et des biais perceptifs, et en vient à modifier la perception de la réalité, des identités et des logiques sociales. La littérature agit sur les mentalités et peut, de la sorte, les changer, en rendant perceptibles des minorités invisibles, des inégalités banalisées, des situations occultées. C'est en ce sens qu'Enrica Zanin analyse, dans ce volume, l'essor du *rape memoir* qui cherche à révéler la logique dissimulée du viol et la contrainte qui pèse souvent sur le consentement des victimes.

L'intérêt accru pour le pouvoir transformatif de la littérature s'accompagne de la crainte de son action normative. Certains lecteurs s'inquiètent de ce que la littérature, en décrivant comme effectifs et ordinaires des situations et des comportements, concoure à imposer une norme sociale, éthique ou politique. Françoise Lavocat, dans sa contribution à ce volume, met en garde contre une telle posture qui reviendrait à prendre pour une injonction morale ce qui relève le plus souvent de l'hypothèse, du doute ou de la provocation. Emiliano Cavaliere va dans le même sens, quand il considère le roman du XIX^e siècle : si certains textes semblent camper un univers normatif révolu, ils n'ont pas pour autant le pouvoir de priver les lectrices et les lecteurs de la liberté d'accepter, de refuser ou de discuter cette normalité problématique. Bien plus modestement, il faudrait savoir

26. Voir notamment Gregory Currie, *Imagining and Knowing, the Shape of Fiction*, Oxford, Oxford University Press, 2020.

27. Parmi les nombreux ouvrages issus de l'*emotional turn*, voir Kenneth George Asher, *Literature, Ethics, and the Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017.

28. G. Currie, *Imagining and Knowing, op. cit.*, première partie, p. 15-76.

29. John Gibson, « Literature and Knowledge », in R. Eldridge (éd.), *The Oxford Handbook of Philosophy and Literature*, Oxford, Oxford University Press, 2009, chap. 20, p. 467-485.

accepter que le pouvoir de la littérature soit limité, et que les plus beaux récits aient pu servir de justification morale ou de divertissement cruel, comme l'écrit Frédérique Leichter-Flack au sujet des pratiques narratives dans les camps de travail de la Kolyma.

La fonction de la littérature n'est pas négligée par les éthiques du *care*. Ce courant émergeant en philosophie morale, plus sensible à la diversité des agents et aux effets concrets des actions particulières qu'à la compréhension abstraite des valeurs morales, trouve dans la littérature un terrain idéal de réflexion. De fait, l'histoire du récit réaliste est aussi celle du passage (précaire et inabouti) d'une figuration héroïque des vertus à la représentation des vertus communes, pratiquées dans la vie quotidienne, comme l'écrit Vincenza Perdichizzi. Le pouvoir de la narration de transformer une expérience particulière en une histoire universelle et des personnages singuliers en modèles porte à questionner les fondements de l'universalisme et la nécessité de s'intéresser, au contraire, aux individus marginalisés et minoritaires. C'est ce que révèle la contribution de Matthias Roick, en analysant l'évolution des univers fictionnels dans les jeux de rôle, où la représentation des races, des genres, des groupes sociaux et de leur hiérarchisation morale a récemment été l'objet de discussions et de révisions importantes³⁰. La littérature est le lieu où se discute et se repense la norme, comme le montre Anthony Mangeon en analysant les fictions des futurs africains, où s'expriment avec violence des conflits politiques non résolus. Le regard occidental sur l'Afrique, qui a souvent tendance à interpréter ces conflits à l'aune des représentations de la diversité ethnique en Europe ou aux États-Unis, est alors confronté à une altérité réelle, qui déjoue les clivages attendus entre modèle dominant et dominé. La littérature vient également réinventer les relations de genre, par la représentation d'une pluralité possible, qui neutralise ou démultiplie les rôles et les identités, comme le montre Justine Brisson dans son chapitre, qui analyse la figuration du « neutre » et son évolution.

30. Cette analyse révèle en particulier son actualité au moment où la deuxième saison de la série *The Rings of Power* (2024) fait débat parmi le public de la saga *fantasy* : la représentation d'une famille d'orques (composée de père, mère et enfant) a par exemple constitué une nouveauté bouleversante dans l'imaginaire traditionnel de l'univers tolkienien, qui a laissé les spectateurs partagés.

La mutation en cours n'est pas seulement liée à l'évolution de l'éthique, mais aussi à la redéfinition de la littérature. Ce qui est en cause, n'est pas seulement le canon littéraire, qui évolue nécessairement dans le temps, mais aussi la valeur de la fiction et de son rapport avec la réalité. Dans un contexte où l'on s'interroge sur la capacité de la littérature à transformer le réel, le statut de la fiction est discuté. La distance entre fiction et réalité s'amenuise et il devient courant de considérer les récits fictifs comme des « histoires vraies », en prise directe avec la réalité qu'ils pourraient, dès lors, transformer ou déformer. L'espace de « jeu » entre fait et fiction, qui permet d'imaginer des possibles et de tester des hypothèses morales sans de véritables conséquences sur la vie réelle, devient réduit, inutile ou suspect. C'est ce que montrent, dans ce volume, Françoise Lavocat et Enrica Zanin. Ce phénomène nouveau a plusieurs conséquences. Le régime de représentation change et redéfinit son éthique. Est-il légitime de prendre des êtres vivants comme matrice à fiction ? Sous quelles conditions l'artiste peut-il représenter la vie intime et privée de ses proches ? C'est la question que pose Doriane Molay : en considérant l'histoire du roman moderniste des Woolf (Virginia et Leonard), elle formule l'hypothèse d'une éthique conversationnelle qui défie l'usage contemporain, dans laquelle les ouvrages littéraires constituent autant de répliques dialoguées et apportent de différentes perspectives sur les mêmes faits. Jusqu'où peut aller le réalisateur dans la représentation d'un événement traumatique ? Comme le montre Roberto Rossi, les diverses stratégies de représentation de la Shoah révèlent les limites de la véracité historique et les bienfaits de la fictionnalisation, qui obligent le public à prendre position dans l'histoire et donc à s'appropriier des récits d'un passé qui risquerait sinon de devenir figé et muet. La fiction crée la distance nécessaire pour penser le mal radical et pour expliquer l'horizon moral qui l'a rendu possible, comme l'écrit Aline Lebel, en reconstruisant l'histoire qui va de *Crime et Châtiment* à *Beloved*. Mais en niant la distance qui sépare le fait de la fiction, on risque d'effacer l'espace nécessaire au doute et à la réflexion, en réduisant ainsi l'autonomie des lectrices et des lecteurs.

La mutation en cours en vient à renégocier le rapport entre le texte et son contexte. Si l'un des acquis du tournant éthique était de montrer que la sphère esthétique n'est pas autonome et séparée de l'éthique, comme l'affirmaient les courants formalistes, reste à savoir jusqu'où l'analyse morale des récits est pertinente. C'est la

question que posent des ouvrages récents, en retraçant l'histoire des représentations³¹ ou en s'attachant au roman³². Ce questionnement est important, puisqu'il porte à repenser les stratégies d'interprétation, comme l'écrit Anne Tomiche dans ce volume, en interrogeant le bien-fondé d'actualiser la lecture des textes anciens. Comment tenir ensemble le contexte moral des œuvres du passé et les soucis éthiques présents? Le dialogue entre le passé de l'écriture et le présent de la réception est difficile, notamment pour des jeunes lecteurs qui n'ont pas les compétences nécessaires pour reconstituer le contexte de la création de l'œuvre. Et pourtant, c'est justement cet effort contrôlé d'actualisation qui fait émerger des tensions et des violences que la tradition littéraire a eu tendance à atténuer, en poussant ainsi plus loin la compréhension pleine du sens des œuvres.

Littérature et éthique sont en pleine mutation, et les changements présents ne font qu'accroître la distance qui sépare les générations de lecteurs. Il en va comme dans les premières pages de *Corrections* de Jonathan Franzen, où les stratégies de lecture du professeur, qui prône la déconstruction systématique, se heurtent au désir d'immersion acritique des étudiants, préférant le message éthique d'une publicité optimiste et philanthropique – mais aussi manipulateur et paternaliste – au nihilisme postmoderne, qui élude toute recherche de sens, prêché par l'enseignant³³. Ce qui est en jeu ici, ce n'est pas seulement la méthode littéraire, mais aussi la légitimité d'un discours d'autorité – celui du professeur – incapable de se confronter à la remise en question

31. Barbara Carnevali, Emiliano Cavaliere, Katie Ebner-Landy (éd.), *En deçà du bien et du mal. Morales de la littérature de la Renaissance à l'âge contemporain*, Paris, Hermann, 2024.

32. Voir Paolo Tortonese, *La Faute au roman. Littérature et morale*, Paris, Vrin, 2023, p. 13 : « Nous sentons peser une menace sur une des possibilités plus élémentaires que la pensée moderne a ouvertes, et qui a structuré pendant trois siècles notre relation à l'art. Il s'agit de la possibilité d'admirer des églises romanes sans être nostalgique de la féodalité, d'aimer Dante sans croire en Dieu [...] ».

33. Jonathan Franzen, *The Corrections* (2001), Londres, Fourth Estate, 2010, p. 48-51 (*Les Corrections*, trad. R. Lambrechts, Paris, Éditions de l'Olivier, 2002). Voir aussi *id.*, « Mr. Difficult » (2002), in *How to be alone* (2002), Londres, Fourth Estate, 2010, p. 238-269. Pour l'Italie, voir le débat sur la littérature postmoderne opposant Remo Ceserani (« La maledizione degli "ismi" », *Allegoria*, n° 65-66, janvier-décembre 2012, p. 191-213) et Raffaele Donnarumma (« Il faut être absolument hypermodernes. Una replica a Remo Ceserani », *Allegoria*, n° 67, janvier-juin 2013, p. 185-199).

de son jeune auditoire. Cette scène n'est pas sans rappeler les tensions bien réelles qui s'expriment sur les campus américains³⁴, ainsi qu'en France, notamment lors du choix des programmes d'enseignement³⁵. L'universalisme et l'autonomie de la littérature, qui en fondaient le prestige dans les années 1980, semblent désormais, pour nombre de lectrices et de lecteurs, des prétextes pour imposer un canon défini et une stratégie d'interprétation normative. Quand Martha Nussbaum affirmait la nécessité de s'intéresser aux enjeux éthiques des œuvres de Dickens et de James, elle considérait ces romans comme des monuments du canon, sans remettre en cause l'idée que leur sens et leur valeur pouvaient être compris et acceptés indifféremment par toutes les lectrices et tous les lecteurs. Il devient en revanche urgent, aujourd'hui, de montrer que tout savoir est nécessairement situé³⁶. L'écart entre la « situation » de l'auteur et celle des interprètes peut impliquer des relations de pouvoir qu'il est nécessaire d'explicitier et de résoudre avant d'aborder la lecture du texte. Ce qui est en jeu ici n'est pas la nécessité de rendre chaque lecteur « capable » de lire un texte – selon un souci d'égalité des compétences – mais plutôt d'accepter que le sens du texte soit issu de la diversité du lectorat qui a le droit de s'écarter des lectures normatives pour interroger, à partir de sa « situation » particulière, la valeur et la signification de la littérature.

Les chapitres qui composent ce livre cherchent à définir les mutations en cours, à partir du constat qu'il est crucial de connaître l'histoire des relations entre éthique et littérature pour relever les éléments de continuité et les moments de rupture qui ont produit le nouveau

34. Voir l'état de la question et les différentes positions exposés in Jacob Gold, « Self-Censorship Leads to Extremism on American College Campuses », *Columbia Political Review*, 11 janvier 2024, accessible en ligne ici : <https://www.cpreview.org/articles/2024/1/self-censorship-leads-to-extremism-on-american-college-campuses> (consulté le 4 octobre 2024).

35. Voir aussi le débat sur l'*Oarystis* de Chénier, au programme de l'agrégation en 2017, résumé par François-Ronan Dubois dans « Marche à l'ombre. Retour sur l'affaire Chénier », *Contagions*, 2019, en ligne : <http://contagions.hypotheses.org/1527> (consulté le 4 octobre 2024).

36. Je renvoie aux théorisations de Donna Haraway (« Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, 1988, p. 575–99) et Sandra Harding (*Whose Science? Whose Knowledge? Thinking from Women's Lives*, Ithaca, Cornell University Press, 1991).

paradigme éthique. Pour cette raison, la première section du livre cherche à dégager les éléments théoriques qui définissent les mutations présentes, en expliquant les origines du tournant éthique, l'évolution des théories de la fiction et de la représentation de l'éthique des personnages. Ces analyses préliminaires permettent de comprendre pourquoi les enjeux au fondement de l'éthique, et notamment la question du mal, reçoivent dans les fictions, dans l'écriture documentaire et dans le cinéma contemporain un nouvel éclairage éthique, comme le montrent les articles réunis dans la deuxième partie. Les changements en cours contribuent aussi à l'essor de problèmes éthiques nouveaux, qui sont désormais au cœur du champ littéraire : les chapitres qui composent la troisième partie de ce livre constatent que l'attention accrue pour les minorités ethniques, sociales et de genre affecte radicalement les récits littéraires et leur interprétation. La dernière partie du livre s'attache à retracer la généalogie passée des mutations présentes, depuis les récits antiques et renaissants, en montrant que la persistance de nombreux enjeux, comme la recherche du bien-être dans la lecture et le souci de la normativité des textes, va de pair avec des changements conséquents dans l'appréciation de la valeur éthique de l'auteur, du contenu de vérité de son œuvre et de l'expérience de la lecture.